

10 ANS

DU MÉMORIAL DE L'ABOLITION DE L'ESCLAVAGE DE NANTES

Pascaline Vallée

2012-2022

SOMMAIRE

4 - VILLE PIONNIÈRE

6 - DES OUTILS POUR LA MÉMOIRE

7 - CONSTRUIRE ENSEMBLE

10 - DEVOIR DE MÉMOIRE

12 - SENSIBILISER LA JEUNESSE

14 - APPRENDRE POUR SE CONNAÎTRE

18 - REVOIR LE RÉCIT HISTORIQUE

19 - MÉMOIRE À FAIRE VIVRE

21 - ALLIER RÉFLEXION ET EXPÉRIENCE SENSIBLE

22 - PENSER LA COMPLEXITÉ

Le 10 mai 2022, Nantes célébrait la journée nationale de commémoration de la traite, de l'esclavage et de leurs abolitions, mais aussi les 10 ans de son Mémorial de l'abolition de l'esclavage. Pour l'occasion, la Ville a coordonné une programmation spéciale, déployée sur plusieurs semaines et une quinzaine de lieux. Expositions et conférences, concerts, spectacles, projections de films, ou encore podcasts et vidéos inédits... La plupart des événements sont proposés par des associations, qu'elles soient engagées de longue date sur le sujet ou moins spécialisées. Pour elles, cette programmation est l'occasion de mettre en lumière les actions menées à l'année, mais aussi de monter des événements plus importants ou d'explorer de nouvelles voies.

Un colloque dans le milieu des années 1980, une grande exposition en 1992 puis la conception du Mémorial entre 1998 et 2012, et enfin les commémorations annuelles du 10 mai : sous l'impulsion d'associations et d'historiens, Nantes a agit en pionnière en faisant peu à peu face à son passé de ville négrière, longtemps resté tabou. Depuis, de nombreux outils de transmission ont été créés et mis à disposition des publics, adultes comme enfants : collections du musée d'Histoire, expositions, parcours dans la ville, cahiers pédagogiques pour les scolaires... La sensibilisation des nouvelles générations, via les programmes scolaires et des projets spécifiques, est un enjeu majeur, dont se saisissent professeurs, artistes et associations. De leur côté, les chercheurs, qu'ils soient européens ou afro-descendants, posent un nouveau regard sur le passé afin de refondre et d'enrichir le récit historique.

Comment mettre en valeur l'histoire de la présence africaine et antillaise à Nantes ?

La mémoire dans l'espace public était au centre des commémorations 2022. Faut-il rebaptiser les rues portant le nom d'esclavagistes ? Comment mettre en valeur l'histoire de la présence africaine et antillaise à Nantes ? Derrière cet enjeu de visibilité, les questions et problématiques soulevées par l'histoire de l'esclavage

sont vastes et toujours actuelles. Discriminations ordinaires, inégalités liées à la colonisation, violences systémiques... Sur ces sujets, apprendre l'Histoire devient à la fois une manière d'aiguiser sa pensée critique et de forger son identité. Pour toucher un public le plus large possible, que ce soit en termes d'âge ou de catégories sociales, il faut faire vivre ce thème au quotidien, dans des structures et sur des supports variés. Podcasts, visites guidées, mais aussi spectacles et concerts forment autant d'expériences sensibles qui transmettent elles aussi des savoirs et les ancrent dans les esprits.

Les progrès effectués depuis les années 1990 sont visibles. Le tabou semble levé. De nouvelles voix se font entendre et la galerie des personnages de l'Histoire s'étoffe. Pourtant, le travail de mémoire et d'histoire autour de l'esclavage et de la traite négrière est loin d'être achevé. Il nécessite une attention constante et des échanges permanents, afin de construire une société plus égalitaire.

10 Mai 2022. Devant le Palais de justice de Nantes, plusieurs dizaines de personnes se rassemblent. Sur le quai, quelques tambours des Amis du Bélé et de Tropical Color donnent au regroupement des airs de fête. Dans la Cité des ducs, c'est un mardi comme les autres. Certains rentrent du travail en vélo, d'autres flânent ou se pressent à un rendez-vous. Un couple quitte le tribunal, l'esprit lourd. Si eux ne prêtent pas attention à l'agitation, la plupart des passants roulent des yeux étonnés vers ce rassemblement et le cordon de sécurité qui sépare la passerelle en deux. Que se passe-t-il ? Certains s'arrêtent, les plus hardis demandent. On commémore l'abolition de l'esclavage, s'entendent-ils répondre. Officiellement, c'est la « journée nationale de commémoration de la traite, de l'esclavage et de leurs abolitions ».

Le rendez-vous était donné à 18h30, Quai François Mitterrand, pour franchir ensemble la passerelle Victor Schoelcher jusqu'au Mémorial de l'abolition de l'esclavage, où se tiendront les discours, quelques présentations de travaux d'élèves et des concerts gratuits. Autour de Johanna Rolland, la maire de Nantes, se trouvent maintenant le préfet, quelques élus et de nombreux représentants d'associations qui défendent cette cause. Les sourires sont ceux des retrouvailles. Après deux ans de suspension à cause des restrictions liées au Covid-19, le soulagement de pouvoir enfin tenir des festivités aussi symboliques est palpable.

2022 est une année particulière à Nantes car elle marque aussi les 10 ans du Mémorial. Pour l'occasion, la Ville a coordonné une programmation spéciale, déployée sur plusieurs semaines et une quinzaine de lieux. Au Château des ducs de Bretagne, l'exposition *L'abîme* a débuté depuis quelques mois. Ailleurs, de l'Espace Louis Delgrès, à la Maison de l'Afrique, en passant par l'espace culturel Cosmopolis et plusieurs maisons de quartier, les équipes associatives et artistiques s'affairent pour préparer les événements prévus.

Sur les sièges qui attendent le public de l'autre côté de la Loire, des programmes ont été disposés. Y sont présentées expositions et conférences, mais aussi concerts, spectacles, projections de films, ou encore podcasts et vidéos inédits... Les moments festifs et de réflexion alternent, mêlant intervenants de Nantes et d'ailleurs. Parmi les organisateurs, figurent des associations dédiées de longue date à ce sujet, et d'autres plus communautaires, comme Les Béninois et Amis de Nantes ou Hetsika, qui défend la culture de Madagascar. Des structures comme le studio de création sonore Pop' Média ou le Conservatoire de musique se sont aussi impliqués dans cette édition. Dans un mois, à l'heure du bilan, près de 6 000 spectateurs et visiteurs auront été dénombrés, beaucoup plus que les années précédentes. Pour l'heure, Tania de Montaigne, écrivaine invitée en tant que Grand témoin, rejoint l'assemblée. La cérémonie peut commencer.

Aujourd'hui, le climat autour de la mémoire de l'esclavage semble serein à Nantes. Pourtant, la relation de la ville avec son passé n'est pas un long fleuve tranquille. Les initiés le savent, les personnalités présentes ce 10 Mai ne sont pas toujours d'accord entre elles, malgré de fortes connexions, ni avec la politique de la Ville en matière de mémoire de l'esclavage. Mais ce soir, les enjeux et désirs de chacun sont mis de côté pour emboîter le pas du cortège officiel. Le beau temps est au rendez-vous, le courant aussi. Contrairement aux années précédentes, les fleurs jetées dans la Loire glissent doucement vers la mer, accompagnant la marche, menée par les élèves de l'orchestre Col'Or du collège La Colinière, jusqu'au Mémorial.



Le Bal du Tout-Monde, Château des ducs de Bretagne - 14 mai 2022



Cérémonie du 10 mai 2022 en duplex du Mémorial ACTe en Guadeloupe

VILLE PIONNIÈRE

« Il s'écoulera encore quelque temps avant que la paix et la sérénité ne viennent adoucir la blessure profonde qu'irrigue une émotivité inassouvie », déclarait Christiane Taubira, alors députée de Guyane, présentant début 1999 le projet de loi visant la reconnaissance de la traite et de l'esclavage en tant que crime contre l'humanité. Dans les textes, cette « abomination », comme elle la qualifia, a pris fin en 1848 sur le territoire français. Pourtant, un siècle et demi plus tard, le sujet reste tabou. « [Sa] violence et [sa] brutalité expliquent très probablement, pour une large part, le silence convergent des pouvoirs publics, qui voulaient faire oublier, et des descendants d'esclaves, qui voulaient oublier », analysait la députée.



Michel Cocotier,
président de l'association Mémoire
de l'Outre-mer. Proviseur de lycée
retraité, conseiller municipal.



« J'ai rejoint l'association Mémoire de l'Outre-Mer vers 1998, quand j'ai quitté la région parisienne pour être chef d'établissement à Paimboeuf – lieu hautement symbolique quant à l'histoire du commerce triangulaire à Nantes. Par le biais d'un professeur de mon établissement, j'ai rencontré l'association et son président, Octave Cestor. J'ai assez rapidement adhéré et je me suis impliqué de plus en plus au fil des années et de mes mouvements professionnels dans la région. Mon arrivée à la présidence en 2008 a coïncidé avec un changement de locaux, puisque nous avons rejoint le 89 Quai de la Fosse, devenu l'Espace Louis Delgrès, où nous organisons nos manifestations. Nous travaillons à évoquer le patrimoine historique de la ville de Nantes, tout en étant attachés à défendre l'idée que les cultures plurielles devaient être mises en valeur et présentées au grand public. Dans ce sens, nous organisons notamment beaucoup d'événements autour de la littérature, en recevant

des personnes prestigieuses, des grands écrivains de la cause noire, dont Angela Davis, Édouard Glissant, Alain Mabankou, Maryse Condé... Par ailleurs, nous avons développé de nombreuses actions en direction des scolaires, en faisant des conférences et expositions dans des établissements ou dans nos locaux et en organisant un rallye tous les ans.

Quelle est selon vous l'action la plus emblématique de Mémoire de l'Outre-Mer ?

« Indéniablement, je pense que s'il y a un Mémorial de l'abolition de l'esclavage à Nantes aujourd'hui, Mémoire de l'Outre-Mer y est pour beaucoup. Quand la statue commémorative que nous avons installée à 100 mètres d'ici, sur le Quai de la Fosse, a été profanée, cela a déclenché toute la réflexion, qui s'est construite de 1998 à l'inauguration du Mémorial, en 2012. Ce Mémorial est unique au monde, et représente un outil pédagogique qui a une portée très importante.

Dans ce paysage national, Nantes fait figure de pionnière. Le premier jet de fleurs dans la Loire pour commémorer l'abolition de l'esclavage a eu lieu bien avant que la journée du 10 Mai ne soit instaurée par le gouvernement français, en 2006. C'était en 1986, à l'initiative d'une association, Combite Dom, qui deviendra plus tard Mémoire de l'Outre-Mer. L'année précédente, qui marquait le tricentenaire du Code noir (édité sous Louis XIV pour régir la condition des esclaves dans les colonies françaises), des intellectuels s'étaient constitués en collectif autour de l'historien Serge Daget, dans l'idée de monter une exposition sur l'importance de Nantes dans le commerce triangulaire. Devant le refus de la municipalité en place, l'aventure s'était transformée en colloque international. L'arrivée de Jean-Marc Ayrault à la Mairie, en 1989, ouvre de nouvelles perspectives. L'association **Les Anneaux de la mémoire** peut alors monter, au Château des ducs de Bretagne, l'exposition envisagée quelques années plus tôt. De décembre 1992 à mai 1994, au moins 400 000 visiteurs la parcourront, découvrant pour la plupart à la fois l'ampleur de l'organisation de la traite et son ancrage local.

En 1998, un autre anniversaire marque un tournant. Au niveau national, les cent-cinquante ans de l'abolition de l'esclavage dans les colonies françaises révèlent que

le débat n'est pas clos et le travail effectué loin d'être suffisant. A Nantes, un acte malveillant marque le point de départ d'une réflexion sur la reconnaissance et la mise en visibilité de ce passé. Parmi les militants, les plus anciens se souviennent de la violence d'une nuit d'avril. Estimant que la Ville ne s'impliquait pas assez dans ces commémorations, plusieurs associations (notamment Mémoire de l'Outre-mer, menée par Octave Cestor) ont commandé à Liza Marcault-Derouard, étudiante aux Beaux-arts, une statue, dont la mise en place se fait en présence et à la grande surprise des élus... Quelques jours plus tard, *L'Abolition de l'esclavage* est vandalisée. « Elle représentait un esclave libéré de ses chaînes qui tend les bras au ciel, se souvient **Michel Cocotier**, actuel président de Mémoire de l'Outre-Mer. Par cette profanation, l'esclave est jeté au sol, les chaînes sont entourées autour de ses chevilles et son visage est tourné vers la Loire, pour bien montrer (c'est comme ça que nous l'avons interprété) que le destin des esclaves était d'être enchaînés ou au fond de la Loire. » L'émoi est tel que, quelques mois plus tard, une commission est montée par la Ville, à laquelle siègent des représentants du collectif du 150^e anniversaire de l'abolition de l'esclavage, dont font partie Mémoire de l'Outre-Mer, Les Anneaux de la Mémoire ou encore **Métisse à Nantes**, autre association très active.

« Il s'écoulera encore quelque temps avant que la paix et la sérénité ne viennent adoucir la blessure profonde qu'irrigue une émotivité inassouvie »

Christiane Taubira

Qui étaient vos opposants dans ce projet ?

« Il y en avait des deux bords. D'abord un front de Nantais conservateurs, qui trouvaient que c'était stigmatiser la ville que de vouloir lui faire assumer son passé, presque en imaginant que le grand public allait assimiler Nantes à une ville raciste alors que ce n'est pas du tout l'objet. Et puis les 'anti' étaient aussi au sein de la diaspora afro-antillaise, qui estimaient qu'on n'allait pas assez loin et que nous n'étions pas assez offensifs, à la fois dans la conception architecturale du mémorial et dans le choix des textes. Le titre et même le vocable choisis prêtaient pour eux à confusion en présentant l'abolition de l'esclavage comme un don des Blancs aux Noirs, aux esclaves, en omettant de parler des révoltes, du marronnage, des formes à la fois passives et actives de résistance. Il y a pu y avoir des confrontations assez musclées au sein et en marge du comité de suivi rassemblé par la Ville. Pour nous, ce lieu a le mérite d'exister et d'avoir convaincu la plus

grande partie de la population. Il pourrait être amélioré, mais ce n'est pas si facile. La preuve : il n'y en a qu'un au monde.

Comment la mémoire de l'esclavage est-elle reçue aujourd'hui selon vous ?

« Des supports d'excellente qualité ont été créés ces dernières années, comme par exemple la Route de l'esclave [initiative de l'Unesco lancée en 1994 à Ouidah au Bénin], mais aussi des films (je pense à *Twelve Years a Slave* de Steve McQueen, ou d'autres qui sont peut-être moins de renom) ont fait avancer les choses et ont mis en lumière une réalité qui avait été un peu édulcorée, quand on compare par exemple à *Autant en emporte le vent*. Cette évolution de l'approche est le fait de grands réalisateurs américains, noirs mais pas seulement, et d'une prise de conscience que la vérité était plus porteuse d'espoir que le mensonge. Pour parler de réconciliation, j'ai envie de dire à la mode sud-africaine, il faut

que chacun puisse avoir accès à une vérité qui ne se négocie pas.

Certains propos cherchent à susciter une culpabilité chez les Blancs. Nous nous refusons à ce type de rapports, qui n'apportent rien. C'était un autre temps, d'autres gens, un autre système politique. En revanche, il reste des avancées à faire, parce que l'esclavage débouche sur une autre époque, moins cruelle mais pas forcément plus glorieuse : la colonisation des grands pays d'Afrique par les grandes puissances européennes, le maintien sur les Caraïbes de dominations européennes, l'instauration d'États discriminants comme au Brésil. Nous sommes en train de faire éclore cette histoire, c'est ce qui fait avancer la société française. Accepter son Histoire, c'est aussi créer de la cohésion dans une société multiraciale. Nous avons de la chance à Nantes car le climat est assez serein, mais il peut encore gagner en sérénité et donc aussi en connaissances réelles. Ce serait un outil supplémentaire. »

Plus d'une dizaine d'années seront nécessaires pour aboutir à la conception du Mémorial de l'abolition de l'esclavage. Dix ans après son inauguration, à laquelle était présente Mme Taubira, les avis se partagent toujours entre reproches et admiration, notamment sur son caractère souterrain. Trop peu visible pour certains, le lieu est pour d'autres ainsi préservé dans un calme propice au recueillement et à la réflexion. « Voilà le bois sacré de la mémoire de l'esclavage ! », s'est exclamé Soro Solo, animateur de radio ivoirien invité le 10 Mai 2022 à une « causerie » menée par Pop' média. « Dans nos cultures, expliquait-il, le bois sacré est un sanctuaire. Avant d'entrer dans la vie adulte, on y séjournait pour y apprendre les fondements de la culture de la tribu. Les questions politiques de la société se discutaient dans le bois sacré. »

Toutes les questions ne sont cependant pas abordées au Mémorial, comme le soulignent certains militants. Pour révéler les manques et apporter des voix complémentaires, une commémoration marronne (référence aux esclaves qui ont réussi à s'enfuir et bâtir leurs propres communautés) est organisée à Nantes depuis 2012. Pour l'édition 2022, les intervenants, dont Priscillia Ludosky, initiatrice du mouvement des Gilets jaunes, ont notamment tissé des liens avec des questions actuelles de pouvoirs et de violences policière.

Pour la municipalité, le Mémorial de l'abolition de l'esclavage est un outil de reconnaissance et de mémoire, qui s'inscrit dans un ensemble plus vaste, en constante construction. Cet ensemble inclut le musée d'histoire du Château ou les panneaux explicatifs disposés dans l'espace public, mais aussi les nombreux supports (expositions, cahiers pédagogiques, conférences, visites...) conçus par les associations. Outre les objets et documents du Château et des bibliothèques nantaises, Les Anneaux de la Mémoire ont constitué un fonds documentaire, tandis qu'Afrique Loire (devenue Diafrik) a créé un centre de ressources contre le racisme et trois cycles d'enseignement à l'Université permanente.

**« Voilà le bois sacré
de la mémoire de
l'esclavage ! »**

DES OUTILS POUR LA MÉMOIRE



Commémoration marronne au Mémorial par le Cercle du marronnage - 8 mai 2022



Conférence "L'histoire en images : l'esclavage" par les Anneaux de la Mémoire aux Archives départementales - 12 mai 2022



Intervention des élèves du collège Stendhal sur la question des noms de rue à Nantes lors de la table-ronde "Mémoires de l'esclavage dans l'esclavage public et engagements citoyens" au musée d'histoire - 14 mai 2022

CONSTRUIRE ENSEMBLE

En matière de mémoire de l'esclavage, la Ville de Nantes n'agit pas seule. Depuis la fin des années 1980, le tissu associatif impliqué sur le sujet s'est étoffé, se fédérant même en collectifs pour l'organisation des grandes manifestations. Dans ce contexte, élaborer les commémorations du 10 Mai relève d'un assemblage complexe. Comment réunir au mieux des envies parfois divergentes et s'adapter aux possibilités de chaque acteur, tout en proposant la meilleure programmation possible au public nantais ? Depuis quelques années, un mode opératoire particulier a été instauré, coordonné par la FAL 44. Contrairement au processus habituel, les associations et structures ne répondent pas à un appel à projet, mais proposent leurs idées, selon leurs envies ou les orientations données par la Ville lors d'une réunion préalable. Elles sont ensuite parfois invitées à collaborer ou à modifier leurs événements pour limiter la concurrence et créer un programme cohérent. Un processus plus ouvert qui permet également à des associations plus petites ou moins spécialisées d'intégrer le dispositif.

Pour les associations, la programmation autour du 10 Mai est l'occasion de mettre en lumière les actions menées à l'année, mais aussi de monter des événements plus importants ou d'ouvrir de nouvelles voies. Hetsika a ainsi décidé cette année de « changer de territoire » en allant dans le quartier des Dervallières, comme le raconte son président, **Vonjy Andrianatoandro** : « Nous y avons des partenaires forts qui sont des artistes ou animateurs réunionnais. Dans les trois ans, nous allons continuer à élargir nos interventions sur l'esclavage à l'Océan indien. » Après avoir proposé des conférences les années précédentes, l'association des Béninois et amis de Nantes s'est quant à elle lancée dans un projet d'envergure, initié en 2020. « Nous voulions le monter à Nantes à l'occasion du 10 Mai mais on nous a conseillé de le faire en itinérance pour augmenter sa visibilité », se souvient **Rodolphe Hountondji**, président de BAN.

Dont acte. Début janvier, l'exposition *Phoenix, renaître de l'esclavage*, de Rossila Goussanou était présentée

à Ouidah, au Bénin. Après Nantes, elle sera visible en Guadeloupe, avant de peut-être gagner la Martinique. Pour ses recherches, la doctorante en anthropologie a parcouru ces trois territoires, dont elle a rapporté images et témoignages. A partir de ce matériau, elle pointe les traces visibles de l'esclavage, tout en abordant la réécriture de l'Histoire et ses récits occultés. Montrée à la Cale 2 créateurs, sur le Parc des Chantiers, cette exposition à la fois sensible et documentée a été vue par 1 800 personnes en un peu plus de trois semaines.

Pour les commémorations 2022, la question de la mémoire dans l'espace public était mise en avant. Lors de la table ronde organisée le 14 mai au Château des ducs de Bretagne, ce thème était abordé par des élus et spécialistes, dont Johanna Rolland et Jean-Marc Ayrault, aujourd'hui président de la Fondation pour la mémoire de l'esclavage, ou Olivette Otele, professeure d'histoire coloniale à l'université de Bristol, ville anglaise au fort passé esclavagiste. Un groupe d'élèves du collège Stendhal a également pris la parole pour rendre compte d'une enquête menée en 2021 auprès d'une centaine de personnes sur six rues de Nantes liées à l'histoire de l'esclavage. Les passants connaissaient-ils cette relation ? Les élèves leur soumettaient ensuite plusieurs solutions, parmi lesquelles : rebaptiser la rue, ajouter des plaques explicatives, ou encore donner le nom de six femmes esclaves et/ou abolitionnistes aux prochaines rues créées à Nantes. Les élèves, ont été reçus à la mairie pour discuter de ces nouvelles pistes.

Si les avis divergent sur les actions à mener, une constatation fait l'unanimité : l'Histoire doit sans cesse être ravivée pour rester dans les mémoires. C'est aussi le sens de la démarche entreprise par l'urbaniste Thomas Bouli et l'association Diafrik. Depuis plusieurs années, 400 noms de rues de Nantes ayant une résonance africaine, liée à la traite ou à la colonisation, ont été analysés, dans le but de constituer un dictionnaire. En expliquant ce patrimoine africain de la ville, c'est aussi un patrimoine commun qui est révélé.



Vonjy Andrianatoandro,
président d'Hetsika



« Je suis originaire de Madagascar, arrivé en France dans les années 1980. J'ai fait mes études à Bordeaux avant de trouver mon travail ici. Pour m'intégrer, j'ai cherché à faire une activité qui m'était totalement inconnue et je me suis inscrit à un atelier d'écriture à Trememoult, où j'habitais. J'ai géré pendant une dizaine d'années une association, Carpe Diem, par laquelle j'ai découvert pas mal de choses artistiques intéressantes. Quand nous avons dissout l'association, j'ai eu envie de mettre à profit mes compétences de management d'association et j'ai eu un déclic : pourquoi ne pas travailler pour Madagascar ? En 2005, nous avons fondé Hetsika (qui signifie 'Bouger'), pour promouvoir les arts et la culture malgaches. Depuis 2007, nous organisons un festival, Couleurs malgaches, qui réunit pendant trois semaines à Cosmopolis des expositions, concerts, ateliers d'écriture... Nous mettons un point d'honneur à rémunérer les artistes et intervenants, grâce à la Drac, et ils en sont souvent étonnés. Cette volonté a assis notre position auprès des intellectuels malgaches comme de la Ville.

Pouvez-vous résumer les actions de l'association ?

« Nous avons d'abord des actions vers la diaspora, Nantais de cœur. Ce sont des cours de malgache, d'instruments de musique

traditionnels, des expositions, des festivals, des présentations d'écrivains qui sortent de nouveaux livres... Notre marque de fabrique est de baser nos actions sur le ludique pour aller vers le compliqué. Une conférence est accompagnée au minimum par un film. Nous proposons de nombreux ateliers, des parcours où l'on fait de l'aquarelle ou du chant...

Nous avons passé un cap important en 2012, quand le régisseur d'Angers Nantes Opéra nous a téléphoné, sur le conseil de la Ville de Nantes, pour que nous l'aidions à monter Carmen à Madagascar. Nous sommes entrés dans ce projet les yeux fermés, et puis Nantes nous a encouragés à continuer nos actions vers Madagascar, notamment en soutenant l'école de musique locale. Nous avons accompagné la création de l'orchestre national philharmonique malgache et nous sommes associés à une école de cirque depuis 2017... Depuis cinq ans, notre difficulté majeure est de maintenir nos actions ici tout en agissant là-bas, car nous n'avons pas de salarié. Nous essayons de nous recentrer sur la diaspora, qui est difficile à mobiliser, parce qu'elle n'est pas une communauté unie, mais divisée en plusieurs obédiences (catholiques, protestants, luthériens...) qui se réunissent entre eux le week-end. La nouvelle génération change la donne, elle a envie de connaître davantage son pays d'origine. Nous sommes

inscrits dans plusieurs réseaux associatifs et militants, tout en étant un peu plus détachés que d'autres par rapport à l'histoire de l'esclavage. A Madagascar, il est admis qu'il y a eu des esclaves, importés et exportés. Peut-être que nos ancêtres aussi l'ont pratiqué, ça nous fait relativiser.

Cette histoire de l'esclavage est-elle enseignée à Madagascar ?

« Oui, mais mal. Ce qui a été écrit dans les colloques ou par les universitaires ne descend pas jusque dans les écoles. Historiquement, il y a trois strates à Madagascar : les nobles, les 'roturiers' et les esclaves. Depuis 200-300 ans, on écrit l'histoire des nobles et personne n'a osé faire celle des esclaves. C'est pour ça que nous devons écrire dans les années à venir cette histoire sensible. Avec un historien à Nantes, nous établissons une relation avec l'académie malgache, section Histoire et sociologie. Nous avons déjà organisé des visioconférences sur des thématiques difficiles, dont l'esclavage. Pour la plupart des gens, l'esclavage moderne n'existe pas, alors que beaucoup ont une bonne chez eux, dans des conditions qui restent des conditions de soumission. Nous devons travailler sur ces thématiques. »

Propos recueillis par Pascaline Vallée en mai 2022



Rossila Goussanou, commissaire de l'exposition "Phoenix, renaître de l'esclavage" par l'association Béninois et amis de Nantes à la Cale 2 Créateurs - 21 avril au 15 mai 2022



Rodolphe Hountondji,
ingénieur informatique, président des Béninois et Amis de Nantes

« J'ai 43 ans et je suis père de trois enfants. J'ai fait mes études supérieures à Nantes et Rennes. Je fais partie des membres fondateurs de l'association Béninois et amis de Nantes, créée en mai 2016. L'association est née pour promouvoir la culture béninoise, œuvrer pour le Bénin en faisant des actions caritatives, tisser des liens entre les métropoles nantaise et béninoise, et aussi pour créer de l'entraide avec les Béninois qui s'installent à Nantes, en tant qu'étudiants ou en famille. Pour qu'ils se rencontrent, nous organisons chaque année le Kwabo (en langue fon ça veut dire 'bienvenue'), en général en novembre. En amont, nous collectons pour eux des ustensiles de cuisine et tout ce qui peut aider au quotidien. Nous avons aussi des partenariats pour des petits jobs avec certaines entreprises, auprès de qui nous nous portons garants. Les jeunes viennent étudier mais ils doivent aussi pouvoir payer leur loyer, se nourrir... Pour les fêtes de fin d'année, nous demandons aux familles déjà installées qui le peuvent d'accueillir ces nouveaux jeunes ou familles, partager avec eux un bon moment. En dehors de ça, la plupart de nos actions sont assez spontanées, ça dépend des périodes et de nos interlocuteurs. Pendant la période Covid, nous avons confectionné des masques avec des couturiers au Bénin, donné des pains de savon...

Vous présentez cette année l'exposition Phoenix, qui relie la France, le Bénin et la Guadeloupe. Pouvez-vous nous en dire un peu plus ?

« Phoenix ne retrace pas l'histoire de la traite dans sa globalité, mais montre ce qui en est resté, ce que les gens en ont fait. La mémoire c'est bien mais il faut se documenter pour connaître l'Histoire, savoir d'où c'est parti et pourquoi on en est là. L'esclavage n'est pas né tout seul, c'est le fruit d'une réflexion, d'une philosophie. Quand vous allez en Afrique aujourd'hui, les gens en sont encore tellement marqués que même leur culture a du mal à émerger, car elle n'est pas reconnue. Pour moi, personne ne devrait se sentir supérieur aux autres car nous sommes tous des êtres humains. Comme il est particulièrement important que les jeunes d'aujourd'hui s'en rendent compte, nous avons associé des enfants à l'exposition. A l'école on n'en dit pas suffisamment sur ce sujet. Je ne revendique pas grand chose, mais je souhaiterais que de la même manière qu'on parle de la Shoah et d'autres événements, l'esclavage soit aussi évoqué. Aujourd'hui au Bénin il y a la Route des esclaves. Nous avons fait ce chemin avec des enfants des écoles là-bas et montré le résultat à des enfants ici, afin de tisser un lien. Je pense qu'une photo

sera toujours plus évocatrice que tous les livres. Nous avons aussi associé une bande sonore qui explique un peu le processus.

Avez-vous un souhait à partager ?

« Je voudrais que les gens se documentent. Par exemple, on ne peut pas vouloir l'électricité sans se demander d'où vient l'uranium. Personne ne parle des problèmes de santé liés à l'extraction de l'uranium en Afrique. Et puis il y a beaucoup d'idées reçues. Quand j'étais étudiant, on s'étonnait que j'ai eu le permis au Bénin. Ma fille, dans sa classe de Terminale, est la seule Noire. On lui demande si au Bénin il y a des chaises à l'école... Il doit y avoir un éveil de conscience, à Nantes comme au Bénin. A l'école là-bas on étudie la France, les deux guerres, les saisons de la France... Comment vous pouvez expliquer à un enfant l'hiver alors qu'il ne l'a jamais connu ? »

Propos recueillis par Pascaline Vallée en mai 2022



Cérémonie du 10 mai 2022

DEVOIR DE MÉMOIRE

Sur l'esplanade du Mémorial de l'abolition de l'esclavage, la plupart des marcheurs gardent la tête baissée, poussés par une sorte de fascination glaçante. Quelques pas suffisent en effet à rallier *Le Neptune* ou *La Marie-Séraphique*. Non pas les bateaux eux-mêmes mais leurs 1710 noms scellés sous verre pour autant de départs du port de Nantes. Dans cette flotte fantôme, certains frappent par le décalage avec leur sous-titre, « bateau négrier ». En faut-il du cynisme pour appeler « Le Juste » ou même « La Société » un navire appelé à transporter des centaines de vies humaines privées de liberté, entravées et voûtées dans des cales étouffantes ? Au niveau du dessous, une frise chronologique des abolitions par pays dévoile la dimension planétaire de l'esclavage. Entre pierre et béton, apercevoir les flots prend alors des allures de bouffée d'air salubre.

Le travail mené par Nantes sur son passé lui vaut d'être enviée, tant sur le plan national qu'international. Pourtant, en dehors des cercles de militants, peu de Nantais associent le 10 Mai à la mémoire de l'esclavage et de son abolition. Est-il vraiment utile de se rappeler un passé aussi honteux ? De rouvrir chaque année la plaie de traitements aussi inhumains ? « Oui, je crois qu'il est toujours nécessaire de rappeler que Nantes fut le premier port négrier de France entre le milieu du XVII^e et le milieu du XIX^e, et cela le sera encore et encore, pour ne jamais oublier », assure, depuis la tribune des commémorations du 10 mai 2022, Johanna Rolland, qui voit une « mission commune » dans ce rassemblement annuel. Oui, reprendra à sa suite Tania de Montaigne, pour qui ces commémorations « racontent ce que c'est que d'être humain ». Car il ne s'agit pas de prendre une posture de repentance mais de regarder en face un passé qui influence encore la société actuelle.

« le propre d'un crime contre l'humanité, c'est que quelque chose a lieu qui vient éliminer la personne, mais c'est aussi qu'après cette élimination il y a du silence. Et le travail que nous avons à faire, tous ensemble, c'est de mettre des mots sur ce silence »

Liberté, égalité, fraternité, dignité. Les mots tintent comme autant de victoires qui invitent à lever la tête. Mais ce 10 Mai est aussi l'occasion de se rappeler que ces valeurs, qui nous semblent simples et élémentaires parce qu'elles sont inscrites sur les frontons de nos mairies et dans nos lois, n'ont été atteintes que grâce à des luttes, longues et acharnées, disséminées au fil des siècles et des régions du monde. Commémorer l'abolition de l'esclavage est aussi l'occasion d'alerter sur la nécessité de ne jamais prendre pour acquis ces idéaux, sans cesse menacés. Pour Tania de Montaigne, « le propre d'un crime contre l'humanité, c'est que quelque chose a lieu qui vient éliminer la personne, mais c'est aussi qu'après cette élimination il y a du silence. Et le travail que nous avons à faire, tous ensemble, c'est de

mettre des mots sur ce silence. » Sans quoi, les mots employés seront choisis par ceux qui saturent l'espace médiatique de propos à tendance raciste ou fasciste. « La France n'a pas de souche déterminée, assène-t-elle, simplement parce que la colonisation, l'esclavage, tous les impérialismes ont produit l'impossibilité de mettre une seule couleur sur une identité française. » L'appel à rester attentifs s'adresse particulièrement aux jeunes générations, sur qui repose en grande partie l'évolution des mentalités.



Lectures d'élèves du lycée de Talensac lors de la cérémonie du 10 mai



Tania de Montaigne, grand témoin de la cérémonie du 10 mai

« La France n'a pas de souche déterminée, simplement parce que la colonisation, l'esclavage, tous les impérialismes ont produit l'impossibilité de mettre une seule couleur sur une identité française »

Depuis la Loi Taubira de 2001, l'enseignement de la traite et de l'esclavage est obligatoire. Entré peu à peu dans les programmes du lycée puis du collège et du primaire, il reste, dans les faits, traité de manière lacunaire et variable. Pourtant, sensibiliser les enfants est un enjeu de taille, même si la transmission de faits aussi violents auprès des plus jeunes est complexe.

Chaque année, des élèves sont associés aux commémorations du 10 Mai. Mais cette édition a été, là encore, spéciale. Sept établissements scolaires nantais ont particulièrement été impliqués, dont cinq sont présents lors des cérémonies pour donner un aperçu de leurs travaux. Déclamation à plusieurs voix de textes d'Aimé Césaire, lecture de leurs propres textes ou rap... Les formats sont variés. Autre moyen d'expression, la danse est elle aussi invitée. En duplex avec le Mémorial ACTe de Pointe-à-Pitre (Guadeloupe), une poignée de jeunes Nantais exécutent la chorégraphie tirée de *Tous égaux*, comédie musicale issue du projet « Nous avons un rêve », avec lequel les élèves du lycée Monge-La Chauvinière, menés par leur professeure **Michelle Beaujault**, ont remporté le concours La Flamme de l'égalité, en collaboration avec les élèves des lycées Faustin Fleret en Guadeloupe et Lamatsanguine au Gabon. « Ces jeunes forment un triangle nouveau, se réjouit depuis Pointe-à-Pitre Claude Jotham, directeur du Lycée Faustin Fleret. Celui de l'échange, du partage, de la fraternité, de l'expression corporelle, mais aussi de la connaissance d'une histoire commune. »

En matière d'égalité, il reste encore beaucoup à faire. Le 11 mai, deux classes des lycées Talensac et Monge-La Chauvinière, ainsi que le groupe d'élèves de l'Ecole de la 2e chance étaient réunis à l'Hotel de Ville pour une rencontre avec Olivier Chateau, adjoint à la maire de Nantes en charge du patrimoine, et Tania de Montaigne. La plupart sont nés dans une France où l'esclavage est reconnu comme crime contre l'Humanité. Pourtant,

beaucoup ont déjà vécu ce sentiment de discrimination qui en est l'héritier. Que l'on se sente différent par une origine, un handicap ou des caractéristiques physiques, « c'est toujours la même mécanique », leur a assuré l'autrice. Et pour la déjouer, « il faut croire en soi » et agir, en s'appuyant sur les institutions et associations existantes pour dénoncer les abus et faire bouger les choses. Car travailler sur la mémoire de l'esclavage n'est pas qu'une leçon d'Histoire. Ces projets permettent aussi aux adolescents de développer leur esprit critique et de comprendre le monde actuel. Une jeune fille, venue de l'Ecole de la 2e chance de Rosny-sous-Bois, témoigne : « Ca ne m'intéressait pas, mais en travaillant j'ai compris les liens avec la situation d'aujourd'hui. J'ai pris conscience qu'il faut lutter contre les discriminations et l'esclavage contemporain. »

**« Ces jeunes forment
un triangle nouveau,
celui de l'échange,
du partage, de
la fraternité,
de l'expression
corporelle, mais aussi
de la connaissance
d'une histoire
commune »**

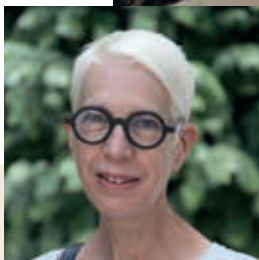
SENSIBILISER LA JEUNESSE



Rencontres jeunesse au lycée de Talensac - 13 mai 2022



Stagiaires de l'école de la 2^e chance de Nantes et Rosny-sous-Bois accompagnés par Stéphane Anizon du dernier spectateur - 6 mai 2022



Michelle Beaujault,
enseignante français/histoire au Lycée professionnel Monge-La Chauvinière

Qu'est-ce qui vous a amenée à travailler sur la mémoire de l'esclavage ?

« J'avais été vraiment surprise, un jour, de voir deux élèves, de couleur de peau noire, se lancer des insultes racistes. Je n'ai pas compris pourquoi et à partir de là, j'ai pensé qu'il y avait quelque chose à creuser. C'était au printemps 2017. En lycée professionnel, nous travaillons beaucoup par projets. J'ai proposé à un collègue d'avancer avec moi sur le thème de l'esclavage, tel qu'abordé dans le programme de Seconde, mais en allant un peu plus loin. A la rentrée suivante, nous avons eu la possibilité, avec un petit groupe d'intéressés, de travailler avec Lise Baron et Julien Bossé, qui réalisaient un documentaire pour France 3, La Traite atlantique, archipel de la mémoire. Nous avons pu tourner au Mémorial, au Château, dans la classe.... Cela nous a permis de découvrir d'autres supports d'apprentissage. J'ai ensuite continué tous les ans avec la même classe, jusqu'à leur Terminale. L'année dernière, le projet a pris une forme plus importante, en lien avec la Guadeloupe et le Gabon. De fil en aiguille, j'ai découvert plein de choses, rencontré des personnes formidables, dont Mariam Sao, de la Maison de

l'Afrique, qui m'a expliqué pourquoi il pouvait y avoir conflit entre les deux garçons de ma classe, qui étaient réciproquement d'origine antillaise et africaine.

Est-il vrai que l'histoire de l'esclavage est davantage enseignée dans les lycées professionnelles que dans les lycées généralistes ?

« Normalement c'est dans tous les programmes, mais je pense que nous la traitons davantage. Est-ce parce qu'il y a plus d'élèves noirs en lycée professionnel, comme se le demandait Christiane Taubira ? Je n'ai pas de réponse... Moi je suis les programmes, tout en saisissant des opportunités. Cette année par exemple, pour traiter l'imaginaire ou le héros, j'ai pu faire appel aux poètes de la négritude ou à la bande-dessinée Le Rapport Brazza de Vincent Bailly et Tristan Thil, qui montre comment un héros de son temps peut devenir héros d'une œuvre. Ça a plu aux élèves. Nous avons encore un projet à venir. Dans le quartier Nord, près de la médiathèque et de la maison de quartier La Mano, un arbre a été planté le 10 Mai 2006, pour la première journée nationale de commémoration de

l'abolition de l'esclavage. Mais la stèle est dans la terre, il y a des débris à côté... Nicolas Chéri-Zécoté, de Métisse à Nantes, nous a proposé de réfléchir à sa remise en état, et les idées des élèves seront proposées à la Ville. C'est important de faire quelque chose qui ait de l'allure, qui montre que les jeunes s'appliquent.

Avez-vous un souhait ou un espoir à partager ?

« Je crois qu'il est essentiel d'amener les élèves à déconstruire les discriminations. Et puis je pense et j'espère que ce genre de projets peuvent les réconcilier avec l'école. Ça permet de sortir de la classe, de rencontrer d'autres personnes, y compris des élus. Aller aux archives consulter des documents les a aussi impressionnés. Et puis c'est valorisant pour eux d'être connus en Afrique et en Guadeloupe. Il y a d'autres conséquences, que l'on ne mesure pas, comme le fait que ça déclenche des questions à leurs familles. C'est bien qu'ils puissent penser autrement. »

Propos recueillis par Pascaline Vallée en mai 2022



Exposition "Paroles d'esclaves, mémoire des lieux" par les Anneaux de la Mémoire aux Salons Mauduit - du 11 au 13 mai 2022

APPRENDRE POUR SE CONNAÎTRE



Isabelle Grimberty,
chanteuse et vocaliste, fondatrice de la compagnie des Borborygmes

Comment avez-vous intégré la programmation du 10 mai ?

« J'ai une formation à la fois littéraire et musicale. En plus de la création artistique, j'anime des ateliers et je crée avec des jeunes. J'adore travailler avec des ados, avec toute leur fantaisie, leurs questionnements et leur enthousiasme...

Il y a quelques années, j'ai monté un spectacle avec un percussionniste de jazz nantais, Florian Chaigne, où je disais des textes d'Aimé Césaire. J'ai proposé de faire ce travail (textes-batterie) avec des collégiens. Les textes de Césaire sont forts en image et en son, ce sont quasiment des percussions à eux seuls. Ils expriment à la fois la joie et la colère, et une grande philosophie... J'avais vraiment envie de transmettre ça. Ensuite j'ai mené d'autres projets, et cette année, je voulais de nouveau travailler avec des jeunes. J'ai rencontré une professeure du lycée Talensac, qui anime par ailleurs l'émission *Au fil des sons* sur Prun'. Elle avait des élèves de Seconde qui avaient besoin de prendre la parole, de s'affirmer un

peu. On a discuté du sujet avec eux. Quelques uns étaient déjà un peu au courant pour avoir visité le Mémorial ou travaillé sur ce thème en classe. Un linguiste, qui réfléchit justement au langage de la domination, a tenu une conférence. Ils ont aussi écrit des tribunes qu'ils liront dans l'émission *Au fil des sons* le 12 mai. Et j'ai donc apporté des textes de Césaire. Par ce travail, je les aide à trouver leur voix. Ça peut être juste avec trois mots mais on s'amuse à les jeter, pour qu'ils découvrent aussi l'alchimie que ça fait à l'intérieur d'eux. Les textes de Césaire font passer les choses dans le corps, ils donnent de la force.

Qu'est-ce qui vous a amenée à travailler sur l'histoire de l'esclavage ?

« Je suis avant tout une militante, j'ai toujours été engagée. Pour moi, le sens du passage sur cette Terre est d'essayer d'amener les choses à aller mieux, et là-dessus il y a toujours du boulot ! Je sais à quel point il est important non seulement de transmettre aux jeunes ce dont on a conscience mais aussi de les aider

à avancer par rapport à ça et de prendre leur avis, savoir comment ils vivent les choses. L'Histoire a été très occultée. En découvrant Césaire je me suis renseignée. J'ai beaucoup lu, j'ai visité le musée d'Histoire de Nantes... Le travail fait ici est magnifique, mais la commémoration ne doit pas alimenter une bonne conscience qui nous empêcherait de voir le présent. Ce colonialisme n'est pas vraiment mort, car il s'est implanté avec le capitalisme. Toute notre culture est infiltrée de racisme, de colonialisme et de dominations... Le mépris de classe actuel n'est pas étranger à tout ça. Il faut comprendre que ce ne sont pas des épiphénomènes mais que c'est systémique. Il y a un travail d'observation et d'analyse à mener pour en repérer les racines. »

Propos recueillis par Pascaline Vallée en mai 2022

« Si les jeunes générations issues des Antilles et de l'Afrique connaissaient l'Histoire, je pense qu'elles auraient une autre attitude envers elles-mêmes »

« Si les jeunes générations issues des Antilles et de l'Afrique connaissaient l'Histoire, je pense qu'elles auraient une autre attitude envers elles-mêmes, appuie **Nicolas Chéri-Zécoté**, président de Métisse à Nantes. Nous, nous ne savions pas. A l'école, nous avons appris 'nos ancêtres les Gaulois'. Nous avons entrepris ce travail associatif parce que nous avons besoin de nous connaître, de savoir d'où nous venions. » Cette prise de conscience d'un passé ignoré a en effet nourri l'engagement d'une grande partie des membres d'associations et des artistes travaillant sur ce sujet. Nés en métropole ou non, afro-descendants ou non, ils ont été motivés par un événement intime ou par une sensibilité grandissant au fil des années. « Quand j'étais petite, j'ai eu des cours d'Histoire comme tout le monde, se souvient **Isabelle Grimberty**, qui a mené avec les élèves du Lycée Talensac un travail vocal autour des textes d'Aimé Césaire. J'avais entendu parler du commerce triangulaire, mais tout ça n'était pas clair. A ma première venue à Nantes, en 1987, j'ai senti qu'il y avait quelque chose de lourd... Après ça, on tire un fil, on apprend l'Histoire par petits bouts, on se documente. Je savais les Africains montrés en vitrine, les zoos humains, toute cette horreur. Mais le nombre de bateaux, de millions de morts, d'Africains déportés, que ce soit étalé sur plusieurs siècles, avec une bonne partie de l'Europe impliquée... Cette révélation a été comme une claque, en particulier ce qui concernait l'histoire de Nantes. »



Nicolas Chéri-Zécoté,
président de Métisse à Nantes

« Je viens de la Martinique et je vis à Nantes depuis déjà plus de 45 ans. Ma première rencontre avec la vie associative, il y a à peu près 35 ans, s'est faite avec Mémoire de l'Outre-Mer, dont j'ai été le vice-président pendant une vingtaine d'années. Et puis il y a eu beaucoup d'évolution dans les choix de l'association. Nous avons fait beaucoup mais à un moment il fallait passer à autre chose, aussi parce qu'il y avait des nouveaux arrivants qui voyaient les choses autrement. J'étais partisan de ceux là, et j'ai décidé d'aller voir ce qui se passait ailleurs. J'ai donné ma démission et quelques mois plus tard je me suis retrouvé à Métisse à Nantes pour donner des coups de main... J'ai trouvé à Métisse à Nantes ce qui me manquait à Mémoire de l'Outre-Mer, c'est-à-dire la valorisation de la danse, de la culture... sans oublier l'objectif fondamental du travail de mémoire.

Pourriez-vous résumer les actions de Métisse à Nantes ?

« Les gens du quartier Nord, où nous sommes implantés, ne semblaient pas intéressés par

ces questions. Nous avons décidé d'aborder la mémoire et l'Histoire autrement, à travers des concerts, des activités pour les enfants, où le travail de mémoire se ferait doucement. Nous avons monté un festival, Histoire d'avenir, qui a duré 14 ans. Nous avons aussi réussi à amener la manifestation et toutes les associations impliquées dans le centre-ville. C'est via Histoire d'avenir qu'a été lancée l'idée de la construction d'un bateau pédagogique, qui a donné quelques années plus tard Coque nomade, menée par Dieudonné Boutrin. Le travail de l'association devenait très conséquent, entre d'une part le bateau pédagogique et d'autre par les manifestations et l'action sociale en direction des gens du quartier. Nous nous sommes donc partagé entre ces deux secteurs, Dieudonné Boutrin et moi.

Comment ce sujet de la mémoire de l'esclavage est-il reçu aujourd'hui selon vous ?

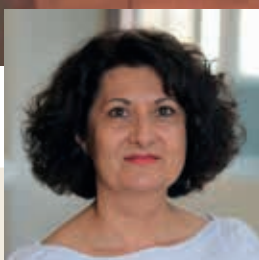
« Il y a eu un boom dans les années où nous avons travaillé sur le sujet, et maintenant nous avons l'impression, nous qui sommes

sur le terrain, que ça retombe dans l'oubli. Qui sait aujourd'hui à Nantes ce qu'est le 10 Mai ? Pourtant ça a été un gros combat, un événement important dans ces années-là, la reconnaissance d'une Histoire qui n'est pas seulement celle de Nantes mais de la France. Un formidable travail a été fait à Nantes, mais il ne faut pas qu'il tombe dans l'oubli. Les associations ont fait des actions à des moments forts, comme poser des stèles à des dates historiques. Dans le quartier Nord, la stèle pour la reconnaissance de la première commémoration de l'abolition de l'esclavage officielle, pourtant très bien placée, a besoin d'être rénovée et remise en visibilité. »

Propos recueillis par Pascaline Vallée en mai 2022



Défilé "Africa Fashion Week" dans le cadre de "L'humain d'abord" au musée d'histoire - 26 mars 2022



Krystel Gualdé,
directrice scientifique du Musée d'histoire de Nantes-Château des ducs de Bretagne

Comment le musée s'est-il emparé de cette double question de la mémoire et de l'histoire de l'esclavage ? Comment avez-vous été amenée à travailler sur ce sujet ?

« Avant même que le musée que nous connaissons n'ouvre, en 2007, l'exposition Les Anneaux de la mémoire de 1992 avait inscrit un temps fort. En vérité, cette histoire était présentée dans les salles depuis les années 1950. Après les bombardements de la Seconde Guerre mondiale, les collections subsistantes du musée des Salorges [monté vers 1927 par la famille Amieux autour de l'histoire économique et maritime de Nantes] ont été abritées et exposées au Château. Dans ces collections, certains objets parlaient déjà du commerce colonial et de la traite atlantique, mais ils étaient présentés sans leur histoire réelle. Cette histoire se savait mais ne faisait alors pas l'objet d'études, d'un discours assumé... Évidemment ça a été complètement différent quand il a été question de créer le musée d'Histoire de Nantes, dont la réécriture scientifique a commencé en 2000. Personnellement, puisque vous me le demandez, je suis arrivée ici en 1999, investie d'une mission liée à l'écriture du musée d'Histoire de

Nantes. J'avais déjà étudié ces sujets dans le cadre de mes études supérieures, ce qui était très rare à l'époque. J'avais été sensibilisée aux débats, enjeux, difficultés liés à ces questions. Immédiatement, les conservateurs de l'époque, Bertrand Guillet et Marie-Hélène Jouzeau (alors directrice), m'ont chargée de faire l'inventaire de tout ce qui, dans la collection conservée sur le site du Château, était lié à l'histoire de la traite et de l'esclavage.

Y a-t-il eu un élément déclencheur qui vous amenée à vous intéresser à ce sujet ?

« Je crois qu'on ne vient jamais à ce sujet par hasard. J'étais adolescente dans les années 1980 et j'ai très jeune été militante dans des associations pour la défense des droits de l'Homme, comme SOS racisme ou Actup. Je n'ai jamais quitté cet intérêt très fort de la défense des droits de l'Homme. Et donc, quand il m'a été demandé de faire cet inventaire, j'ai mis ma double formation académique en Histoire et en Histoire de l'art à l'usage de ce sujet, avec en toile de fond mon engagement politique et citoyen. Les utiliser sur ces sujets-là était extrêmement enrichissant, car on n'avait pas encore regardé ces documents dans les musées avec un regard politique,

alors que des images nous montraient la réalité sur laquelle nous renseignaient les archives.

Comment avez-vous procédé à la recontextualisation des objets de la collection ?

« Si ma mémoire est bonne, nous avons d'abord essayé d'écrire les choses de manière relativement abordable, mais sans les simplifier, pour lutter contre des a priori bien ancrés. En nous appuyant sur les nombreuses archives de la collection, nous avons essayé de raconter l'Histoire, par exemple comment se déroulait une campagne de traite, et d'être très proches de ce que la recherche universitaire pointait à ce moment-là, comme la participation des États africains de la côte. Nous avons formé l'ensemble de nos médiateurs à apprendre aux visiteurs à lire les archives présentées en salle. Nous avons fait des focus sur les termes utilisés à l'époque (nègre, négresse, négrillon, négrite), qui montraient la violence, et nous avons pris le parti de mettre tous les objets liés à la violence hors vitrine... Nous avons aussi décidé de ne pas concentrer cette histoire dans une salle mais de la développer sur l'ensemble du parcours historique pour la montrer dans sa profondeur chronologique et thématique. Depuis l'ouverture des salles en



La question de la transmission de cette histoire tragique s'est posée de manière aiguë au Musée d'histoire de Nantes. « Lorsque nous avons ouvert en 2007, se rappelle sa directrice scientifique **Krystel Gualdé**, les visiteurs adultes n'avaient jamais eu d'enseignement sur la traite ou sur l'esclavage dans leur parcours scolaire. Et lorsqu'ils en avaient entendu parler, ils avaient des a priori. Il y avait à Nantes une sorte de contexte mémoriel très mal assumé, qui laissait plus de place à la légende qu'à l'Histoire. » Depuis, indique-t-elle, « c'est la thématique du musée qui a nécessité le plus de changement ». Une réécriture constante est menée via des acquisitions, des précisions et développements ou l'ajout de multimédia.

2007, il y a une forme de réécriture constante et permanente de l'exposition permanente sur ce sujet. Nous avons changé des objets, ajouté des acquisitions, développé des thématiques, créé des manifestations... L'exposition *L'abîme* nous sert aussi de test par rapport à certains sujets, comme la présence à Nantes de personnes mises en esclavage. C'est un sujet que nous préparons depuis quelques années et qui va intégrer le parcours permanent dans l'année scolaire 2023-24.

Cette réécriture permanente est-elle liée aux avancées de la recherche, que vous suivez ?

« En effet, j'ai la chance d'être directrice scientifique et donc d'être en relation constante avec des réseaux de musées et d'universitaires dans le monde entier sur cette question et sur toutes les grandes thématiques abordées par le musée. Bien sûr le musée ne peut pas transmettre en temps réel les recherches aux visiteurs, mais le décalage est sans doute assez faible de ce fait. Cela peut passer par un cartel, un focus, un multimédia... La biennale *Expression(s) décoloniale(s)*, mise en place en 2018 et qui aura à nouveau lieu en 2023, nous permet quant à elle d'être en contact avec des chercheurs et des artistes du continent

africain, qui sont présentés au milieu de nos parcours.

Pour parler de la programmation « L'Humain d'abord », présentée en lien avec *L'abîme* : comment avez-vous travaillé avec le tissu associatif ?

« L'équipe de la programmation et celle des publics sont très impliquées. Ce travail a demandé un certain temps, pour des questions de délais, d'engagement sur un temps long qui sont nécessaires avec le tissu associatif, mais il s'est aussi fait très facilement. Avec les associations, il faut prendre le temps de construire ensemble. Pour cela, nous avons tenu une réunion avec toutes les associations disponibles (et cela a été relayé auprès des autres) pour leur présenter nos intentions. J'ai proposé aux associations de travailler entre elles à nous faire des propositions, qui soient autant que possible collectives, pour être plus fortes et ne pas se mettre en concurrence, en leur disant que si leur projet s'inscrivait dans la thématique, nous accepterions toutes les propositions et nous mettrions la même somme (à peu près) et le même engagement. On a été un peu dépassés, il faut bien le dire ! Je pense que ça a constitué un précédent

pour elles, en tout cas je l'espère. Pour le musée, ça a été multiple et très enrichissant. Nous n'aurions jamais eu autant d'idées, de libertés ni d'inventivité si ça n'était pas venu des associations. Nous aimerions pouvoir le reproduire tous les deux ans. C'est un bon rythme pour laisser le temps aux choses de se faire dans une forme de sérénité.

Auriez-vous un souhait à partager ?

« Je souhaiterais qu'il y ait un grand musée national portant sur l'histoire coloniale française. Je sais que ça va être porté en partie par le projet de musée de l'histoire de l'immigration, même si pour l'instant il fait polémique. Même si un musée comme le nôtre parle de cette histoire et que d'autres s'en emparent, je pense qu'un musée dédié qui explique ce qui s'est passé de 1492 à 1962, qui aborde l'histoire coloniale française de manière mondiale et connectée, a du sens. Il ne s'agit pas de mettre l'Histoire à distance mais de comprendre notre monde. »

Propos recueillis par Pascaline Vallée en mai 2022

« De quoi se souvient-on quand on se souvient ? », écrivait l'intellectuel Paul Ricoeur dans son ouvrage *La mémoire, l'histoire, l'oubli* (Paris, Editions du Seuil, Points Seuil, Essais, 2000). La mémoire relève de l'intime et du sensible, tandis que l'Histoire porte une mission scientifique sur des faits. Pour autant, elle reste un récit parcellaire, construit par des humains sur des humains. En cela, elle doit sans cesse être revue et enrichie. « Nul ne consulte une archive sans projet d'explication, sans hypothèse de compréhension », rappelle Paul Ricoeur. Sur la traite négrière, la recherche évolue grâce au nouveau regard de chercheurs européens ou afro-descendants.

Pour faire état des avancées en la matière 30 ans après l'exposition qui fit date, Les Anneaux de la mémoire et le Centre de recherches en histoire internationale et atlantique (CRHIA) de l'université de Nantes organisaient un colloque, assorti d'une programmation culturelle. Du 11 au 13 mai, des chercheurs d'Europe, d'Afrique et d'Amérique ont pris la parole autour de la notion d'« Esclavages », titre qui marquait par son pluriel les multiples aspects de ce sujet. Parmi les spécialistes, Sébastien Ledoux, de l'université Paris 1 Panthéon-Sorbonne, est revenu sur le « changement de paradigme » opéré dans les années 1990 : « On avait tendance, dans les sociétés traditionnelles, à considérer qu'après des événements violents, l'oubli avait une fonction sociale de réparation. En quelques années, un renversement a eu lieu simultanément en Amérique latine, en Europe de l'Ouest et de l'Est. Selon ce nouveau modèle, il faut se souvenir des crimes et des violences pour continuer à vivre ensemble. » Le récit historique alimente alors une mémoire collective retrouvée.

« L'oubli offense, écrivait Edouard Glissant. La mémoire, quand elle est partagée, guérit cette offense. Chacun de nous a besoin de la mémoire de l'autre, parce qu'il n'y va pas d'une vertu de compassion ni de charité, mais d'une lucidité nouvelle dans un processus de la Relation. » (*Une nouvelle région du monde*, Gallimard, 2006). L'avancée, pourtant, est lente, tant les béances sont encore nombreuses et tant elle est traversée de douleurs héritées. Que faire d'un passé que l'on juge inacceptable ? Rappeler, d'abord, qu'évoquer n'est pas approuver. Révéler, ensuite, le caractère complexe de la réalité. Le monde n'est ni tout noir ni tout blanc. La société du XVIII^e siècle ne se plaçait pas d'un bloc derrière la traite. La dénonciation de l'esclavage a sans doute commencé en même temps que lui.

**« Il faut se souvenir
des crimes et des
violences pour
continuer à vivre
ensemble »**

REVOIR LE RÉCIT HISTORIQUE



Colloque international "Esclavages, des traites aux émancipations, 30 ans de recherches historiques" par les Anneaux de la Mémoire et le Centre de recherches en histoire internationale et atlantique aux Salons Mauduit - 11 au 13 mai 2022



Visite guidée "Nantes, Port négrier, traces et mémoires" par les Anneaux de la Mémoire - 7 mai 2022

MÉMOIRE À FAIRE VIVRE

Si les savoirs ont progressé, ils peinent à dépasser le milieu restreint des historiens. Au colloque *Esclavages*, la présence d'amateurs dans l'assistance est déjà un signe d'intérêt. Lors du concert *Musiques de l'oppression*, donné par les élèves de l'Orchestre d'Harmonie du 3^e cycle du Conservatoire au Château, quelques jeunes se sont promis d'aller voir l'exposition *L'abîme*. Mais la sensibilisation se heurte à un obstacle conséquent : l'indifférence. « Beaucoup ne se sentent pas concernés, constate Jean-Marc Ayrault lors de la table-ronde 'Mémoires de l'esclavage dans l'espace public et engagements citoyens', tenue au Château le 14 mai. Pourtant, nous le sommes, non seulement pour des raisons éthiques et morales, mais parce que c'est notre histoire à tous. Ce n'est pas que celle des afro-descendants, c'est celle de la France, de l'Europe, du monde. »

Pour toucher un public large, que ce soit en termes d'âge ou de catégories sociales, il faut faire vivre le sujet en dehors des moments dédiés, dans des structures et sur des supports variés. A commencer par l'espace public. A Nantes, l'Histoire se lit à même la ville. Le 7 mai, une quinzaine de personnes regardent attentivement le visage de Françoise de Cossette, guide conférencière, et les mains d'Isis, leur interprète. Dans les rues de l'île Feydeau, la visite organisée par Les Anneaux de la Mémoire pour les personnes sourdes et malentendantes affiche complet. Le petit groupe tente d'identifier les mascarons ou de deviner quelle denrée est la plus importée via le commerce triangulaire. Certains sont Nantais de longue date, d'autres sont poussés par la curiosité des nouveaux venus. Les questions et commentaires sont nombreux, et pour cause : « Notre accès aux lieux, aux réflexions et aux échanges est très limité, alors nous manquons d'informations pour réfléchir sur le sujet », regrette une participante.

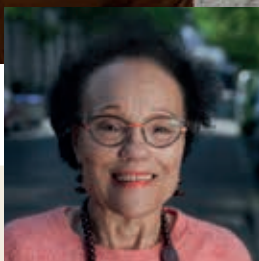


Soro Solo - journaliste et producteur radio et Olivier Chateau - ajoint au patrimoine lors de la causerie "Réparer ou déboulonner l'histoire" animée par Pop'média à Cosmopolis - 10 mai 2022

L'enjeu est donc double : mettre les connaissances à la portée de tous les publics, mais aussi diversifier les contenus pour élargir l'étendue des savoirs partagés. Dans la ville, des lieux pourtant significatifs restent en dehors des circuits identifiés. C'est le cas du Parc du Grand Blottereau (où sont préservées de nombreuses espèces de plantes arrivées à Nantes durant la traite négrière) ou de l'église Saint-Nicolas (lieu de baptême et mariages des « gens de couleurs » au XVIII^e siècle), évoqués dans les podcast « Places du Commerce » diffusés par Pop' Media, en lien avec l'exposition *Phoenix*.



Exposition "les Antilles autrefois" par l'association des Antillais et Guyanais de la Loire-Atlantique à la Salle Ylora à Malakoff - 3, 4 et 7 mai 2022



Martine Thiané,
présidente de l'Association des Antillais et Guyanais de Loire-Atlantique

De quand date votre engagement dans cette association ?

« Je suis née en même temps que l'association, en 1946. A la fin de la Guerre, beaucoup de militaires antillais, d'Afrique de l'ouest et d'Algérie se sont retrouvés à la caserne Mellinet, à Nantes, à attendre leur billet de retour ou leur affectation, s'ils n'avaient pas fini leur temps militaire. Parmi eux, il y avait des musiciens. Les Antillais ont créé un orchestre et le samedi soir ils allaient faire danser les belles Nantaises aux Salons Mauduit, qui étaient à ce moment-là un des plus grands salons de danse de la ville. C'est là que, comme beaucoup, mon père, Antillais, a rencontré ma mère, Vendéenne. Un petit groupe de ces nouveaux couples a d'abord fondé une amicale, pour se réunir et surtout s'entraider : conseils pour le travail ou sur des drames familiaux (des familles n'acceptaient pas que leur fille fréquente un Antillais, d'autant que certaines sont tombées enceintes sans être mariées...). Il y avait aussi dans cette diaspora antillaise des gradés qui voulaient faire valoir leurs droits juridiquement, notamment être reconnus comme résistants. Pour cela, ils ont créé une association. En 1950, l'amicale a été mise au JO sous l'appellation d'Association des Antillais de Loire-Atlantique. Dans les

années 1980, des Guyanais nous ont rejoints et nous avons ajouté la Guyane à notre sigle. Mes parents étaient déjà dans l'association, si bien que j'y ai toujours baigné. C'est viscéral. J'ai choisi la profession d'infirmière puéricultrice. J'aurais voulu être médecin mais pour mes parents c'était trop important, et l'école ne m'a pas encouragée non plus, car nous étions stigmatisés. C'est toujours un petit combat qui fait qu'on s'endurcit un peu. Je comprends les gens qui sont révoltés, mais si je ne le suis pas. Je n'ai pas à rougir de mon parcours. Je me suis mariée à un Sénégalais parce que j'ai toujours aimé la culture créole, africaine. Il était pédiatre et nous avons passé 25 ans en Afrique pour travailler. Je revenais à chaque vacances à Nantes, puis définitivement en 2012, parce que mon mari était décédé et que mon père vieillissait. On m'a poussée à prendre la présidence. J'ai accepté en mémoire de mon père et d'une amie chère, décédée elle aussi.

Quelles sont les actions d'AAGLA ?

« Nous avons un calendrier d'activités régulières. Nous tenons des stands de produits et plats antillais, par exemple aux Rendez-vous de l'Erdre ou à la Foire de Saint-Georges-de-Montaigu, où nous sommes toujours attendus

avec impatience. Cette présence, souvent de longue date, fait que le vivre-ensemble porte ses fruits. Nous avons aussi des activités entre nous, comme les chants de Noël ou la Messe des défunts, mais j'aimerais que ce soit ouvert au public. Nous faisons aussi des ateliers de découverte du créole ou de jeux antillais. Les anciens ne voulaient pas entendre parler de la Mairie, on ne se mêlait pas aux autres associations, sauf lors de catastrophes comme celle d'Haïti... Mon but en tant que présidente a été d'intégrer le tissu associatif de Nantes, de faire des activités avec d'autres associations et de prendre un tournant plus culturel. Le précédent président a fait partie du comité de conception du Mémorial de l'abolition de l'esclavage. Ça a été une lutte de 10 ans pour vaincre la résistance de certains Nantais... AAGLA était aussi présente aux marches en 1998. Quant à la journée commémorative, je n'étais pas là au début, mais en 2012, quand s'est créé le Collectif du 10 mai, nous avons travaillé ensemble pour préparer un programme uni, et nous sommes toujours investis depuis. »

Propos recueillis par Pascaline Vallée en mai 2022

ALLIER **RÉFLEXION** ET **EXPÉRIENCE** **SENSIBLE**

Connaître les faits et chiffres (par ailleurs difficiles à déterminer) d'une tragédie vaste comme le monde ne suffit pas à saisir la complexité de cette réalité aux multiples facettes. Que ce soit par un contact direct ou via une œuvre d'art, le savoir s'ancre d'autant mieux quand il est lié à une expérience sensible. « Dans les salles du musée sur la campagne de traite, détaille **Krystel Gualdé**, les objets liés à la violence sont hors vitrine. Une entrave de cou pour marronnage du XVIII^e siècle peut même être touchée par les visiteurs. Nous voulions ce contact immédiat pour donner une matérialité à cette histoire, que ce ne soit pas quelque chose d'abstrait, loin de nous. » Le musée a aussi produit un docu-fiction sonore en sept épisodes, qui transporte ses auditeurs à travers le temps à bord du bateau négrier *La Marie-Séraphique*.

Partager les « cultures plurielles », comme certains préfèrent les nommer, passe par tous les sens. **AAGLA**, Association des Antillais et Guyanais de Loire-Atlantique, est notamment connue pour concocter des plats antillais lors de divers événements locaux. « La danse transmet l'Histoire, au même titre que la musique ou la cuisine », assure quant à elle Marie Houdin, chorégraphe du *Bal du Tout-Monde*, qui était présenté dans la cours du Château le 14 mai. Pour monter ce spectacle participatif, la danseuse s'est inspirée de danses traditionnelles et sociales d'Afrique, des Caraïbes et des États-Unis. Avec ses trois acolytes et un DJ, elle traverse l'Histoire par des courts récits conjugués à des pas de danse, que le public est invité à mimer. Peu à peu, les frontières s'effacent pour former un espace commun où la liberté prime. Par cette prise

de conscience de l'origine des danses, la fête est, pour l'artiste, « une réparation », un appel à « vivre mieux ensemble dans une société marquée par l'histoire coloniale ».

Deux mois plus tôt, des musiques africaines contemporaines avaient déjà résonné au Château, dans le cadre du temps fort « L'humain d'abord », conçu avec des associations nantaises. Durant quelques jours, en lien avec la semaine d'éducation contre le racisme et les discriminations, conférences, contes, musiques et danses de diverses cultures s'étaient succédés. Ce soir du 26 mars, dans les salles de l'exposition *L'abîme*, le silence presque recueilli des visiteurs habituels avait laissé place aux commentaires et aux applaudissements d'un public conquis. Trois créatrices de mode, Ateliers Casanella, Noémie Cheney et Hélène Bertrand Bolo étaient aux commandes d'un défilé « sur le thème de la tolérance et de l'amour », où perçaient des influences togolaises ou burkinabées. Pendant une heure, les mannequins se sont glissés entre les tableaux et objets du XVIII^e siècle, comme pour conjurer par la beauté des tissus et l'audace des coupes la violence du passé.

**« La danse transmet
l'Histoire, au même
titre que la musique ou
la cuisine »**



Le Bal du Tout-Monde par la chorégraphe Marie Houdin au Château des ducs de Bretagne - 14 mai 2022

PENSER LA COMPLEXITÉ

Qu'il s'agisse de moments festifs ou de réflexion, l'étendue des questionnements ouverts lors des différents événements est frappante. Lors du programme « L'humain d'abord », les propositions balayaient un large spectre : esclavage des Roms en Europe de l'Est, théorie des castes élaborée des colonies, racisme ordinaire, ségrégation... Des non-dits de l'histoire de la traite négrière à l'emprise du commerce du sucre dans la société actuelle (soulevée par le spectacle *Du sucre sur les mains* de la compagnie Rouge Delta), en passant par les inégalités persistantes subies par les anciennes colonies, le système esclavagiste a de nombreuses ramifications contemporaines.

Raison de plus pour continuer à mener recherches et actions de transmission, comme le revendique **Mathilde Bouclé-Bossard**, présidente des Anneaux de la mémoire : « Quand on parle de la traite et de l'esclavage, on parle aussi de la colonisation. C'est pour cela que l'association milite pour la création d'un lieu de ressources et d'interprétation à Nantes, ouvert aux histoires et aux mémoires douloureuses de façon générale (Guerres de Vendée, guerre d'Algérie, Shoah...). Un lieu permanent, qui accueille aussi bien les artistes que les chercheurs, qu'ils soient historiens ou sociologues, anthropologues, psychanalystes. Il y a des liens à faire en termes de traitement de la mémoire sur ces périodes historiques un peu difficiles, troubles, mais qui sont intéressantes à décortiquer et à connaître davantage pour comprendre mieux le monde d'aujourd'hui et avancer. »

Avancer. Le mot semble résumer l'envie générale. « J'aimerais qu'on parle de la culture de mon pays dans les livres d'Histoire et qu'on ne réduise pas l'Afrique à l'esclavage », s'était exclamé un jeune Congolais lors d'un débat. Afin de ne plus se contenter des dates et des visages choisis par les Européens, de nouvelles voix se font entendre et la galerie des personnages de l'Histoire s'étoffe : héros et héroïnes de luttes et de résistances, récits de vies de personnes mises en esclavage... « Nous allons cheminer ensemble dans notre diversité, avait déclaré Christiane Taubira dans son discours de 1999, parce que nous sommes instruits de la certitude merveilleuse que si nous sommes si différents, c'est parce que les couleurs sont dans la vie et que la vie est dans les couleurs, et que les cultures et les desseins, lorsqu'ils s'entrelacent, ont plus de vie et plus de flamboyance. » En latin, *complexus* signifie « ce qui est tissé ensemble ».

**« J'aimerais qu'on
parle de la culture
de mon pays dans les
livres d'Histoire et
qu'on ne réduise
pas l'Afrique
à l'esclavage »**



Exposition "L'esclavage des Roms" par le collectif RomEurope dans le cadre de "L'humain d'abord" au musée d'histoire
26 et 27 mars 2022



Mathilde Bouclé-Bossard,
professeure des écoles, présidente des Anneaux de la mémoire

De quand date votre engagement dans cette association ?

« Je suis entrée dans l'association en 2006 par un stage de fin d'étude de six mois, qui a débouché sur un emploi. Je suis restée salariée jusqu'à fin 2015. Je n'avais pas de formation en Histoire. J'ai fait des Langues Étrangères Appliquées suivies d'un diplôme à l'IRIS (Institut des Relations Internationales et Stratégiques) à Paris. Ma formation s'intitulait 'Les Métiers de l'Humanitaire' et j'avais été attirée par le côté international de l'association. C'est en travaillant aux Anneaux de la mémoire que j'ai vraiment découvert l'histoire de Nantes en tant que ville négrière, puisque je ne me souviens pas avoir eu au collège des informations sur la traite ou Saint-Domingue, l'impact que ça a pu avoir sur la Révolution française... Quand j'ai quitté mon emploi au sein de l'association, j'y suis restée à titre bénévole et j'ai succédé à Yvon Chotard, le président fondateur, il y a trois ans.

Pourriez-vous résumer l'action de l'association ?

« Je la résume en trois grands axes : l'international, l'artistique et le pédagogique. Dès 1992, les Nantais ont compris que cette histoire intéressait toute la France et même au-delà. Une délégation du Bénin est venue voir l'exposition, une autre de Liverpool (elle

s'en est inspirée pour l'International Slavery Museum), et puis des Antillais, des Africains... L'association s'est ensuite investie dans la Route de l'esclave, sous l'égide de l'UNESCO, et a commencé à tisser des partenariats en Afrique, aux Antilles ou encore en Amérique du Nord. Pour ne citer qu'un de nos grands projets, nous avons obtenu en 2014 un financement élevé pour un programme appelé Tostem (Tourisme autour des sites de la traite, de l'esclavage et de leurs mémoires), élaboré avec des partenaires au Cameroun, au Sénégal, en Haïti et en Antigua-et-Barbuda. Le projet a abouti à la mise en valeur de sites dans ces pays et à l'élaboration d'une exposition internationale, à la fois historique et artistique, Mémoires Libérées, accessible au grand public, qui a tourné dans chaque pays. Cette collaboration entre les trois continents a impliqué aussi bien des personnes de la société civile que des artistes et des chercheurs, des historiens. La revue des Cahiers des Anneaux de la Mémoire, revue scientifique éditée à partir de l'an 2000, fait quant à elle appel à des spécialistes du monde entier. Quant au volet artistique, nous travaillons avec des artistes contemporains, aussi bien dans le domaine de l'art visuel que du spectacle vivant, pour faire passer des messages plus difficiles d'accès. Le volet pédagogique est également présent depuis le début. Des dizaines de classes

d'écoles nantaises ont visité l'exposition de 1992. Le travail a continué, aussi bien par des visites guidées dans Nantes que par une exposition et une mallette pédagogiques que les collèges pouvaient nous louer. L'association veut rendre cette histoire accessible à tous les publics. Nous avons longtemps fait des conférences à l'Université Permanente, et nous proposons régulièrement des conférences grand public.

Où en sommes-nous selon vous en France sur la question de la mémoire de l'esclavage ?

« On a bien avancé depuis 1992, c'est devenu beaucoup plus facile d'aborder la question. Il y a eu la loi Taubira de 2001, la fondation pour la Mémoire de l'Esclavage, avant ça le CNMHE (Comité national pour la mémoire et l'histoire de l'esclavage)... De plus en plus d'associations se montent, aussi bien au fort de Joux dans le Jura, par rapport à l'histoire de Toussaint Louverture, qu'à Bordeaux. Il y a aussi des centres de recherche et des historiens qui travaillent sur cette thématique. Donc ça avance, mais il ne faut pas rester sur ces acquis. Nous devons continuer à travailler cette histoire et même aller plus loin. »

Propos recueillis par Pascaline Vallée en mai 2022

10ans
MÉMORIAL
DE L'ABOLITION DE
L'ESCLAVAGE